

PORTRAIT Thierry Kranzer, président des Alsaciens de New York et défenseur de la langue alsacienne

D'Obersaasheim à Manhattan

Au Congo, des enfants s'appellent Thierry grâce à lui. Thierry Kranzer, enfant d'Obersaasheim et fonctionnaire à l'ONU, raconte l'histoire de l'Alsace comme un vecteur de paix et, surtout, défend sa langue natale.

Quand son répondeur se met en route, c'est d'abord en alsacien. Qu'il s'agisse de son téléphone portable à indicatif américain ou du téléphone de son bureau à l'ONU, le rituel est le même : l'annonce n'est déclinée en français et en anglais qu'après une première phrase en langue maternelle. « Pour les Allemands et les Suisses, je suis comme un cousin. Les Asiatiques, ça les intrigue beaucoup, ils posent beaucoup de questions. Ce message, en fait, est un incroyable vecteur de promotion ! », constate Thierry Kranzer, assis dans la cuisine de celle qui, justement, lui a transmis le dialecte. À Obersaasheim, juste au sud de Neuf-Brisach, où vivent toujours ses parents, il revient régulièrement reprendre une dose « de calme, de nature, de gastronomie... » Et, plus que tout, il aime à retrouver au pays ces sonorités que, tout excellent dialectophone qu'il soit, il ne parviendra jamais à emporter : « L'accent alsacien, toutes ces expressions qui sont anodines quand on vit dedans mais qu'on a tellement de plaisir à retrouver quand on en est éloigné. L'Alsace, c'est surtout ça pour moi : des sons. »

« Il nous tirait les pattes et nous disait "Il est téfentu te parler le patois" »

C'est peut-être en étant éloigné d'eux la majeure partie de l'année que s'est développée sa crainte qu'ils ne disparaissent. Les racines du combat de Thierry Kranzer puisent dans ce qui semble être les rares souvenirs d'enfance qui lui soient douloureux. Une expérience commune à beaucoup d'Alsaciens de sa génération. « À l'école on n'avait pas le droit de parler l'alsacien. Et quand on le faisait on était puni. L'un de mes instituteurs nous tirait les pattes », explique Thierry Kranzer en pinçant la frontière qui sépare les cheveux d'un éventuel début de barbe, devant l'oreille. « Et il nous disait : "Il est téfentu te parler le patois". Il parlait très mal le français lui-même... »

« À 7 ou 8 ans, j'ai entendu



Fervent défenseur de sa langue maternelle, Thierry Kranzer revient régulièrement au village pour se ressourcer. PHOTO DNA - MICHEL KURST

pour la première fois "Sale boche". Un jour, en colo en Savoie, je m'étais fait mal à la tête et l'animateur a dit : "C'est pas grave, c'est une tête de boche"...»

Une bonne dizaine d'années plus tard, après des études de marketing et communication, il devient collaborateur du sénateur et conseiller régional Henri Goetschy, ardent défenseur du bilinguisme et de son enseignement.

Goetschy retraité, son bras droit entre à l'ONU en 2001. La date précise de son embauche comme attaché de presse est difficile à oublier. « C'était le 11 septembre 2001. J'avais rendez-vous à 9 h 30 pour signer mon contrat. Quand on est sorti de l'ascenseur au 10^e étage, on nous a dit qu'on allait être évacués. » Pour toute explication, on lui montre la fenêtre. « La tour fumait comme une locomotive du XIX^e siècle.

Elle fumait tellement qu'on ne voyait pas que la première s'était déjà effondrée... », se souvient Thierry Kranzer, encore troublé.

En 2006, il part au Congo, comme porte-parole de la base de maintien de la paix d'Ulira, au Sud-Kivu, voisin du Rwanda et du Burundi. « Quand on est arrivé, l'ONU se prenait des cailloux. On était là pour préparer les premières élections présidentielles et législatives, en 2006. » La région frontalière, en proie à une récente guerre, restait une poudrière.

L'Alsace-Lorraine racontée au Congo

« Les gens me disaient : "Tu peux pas comprendre ce qu'on vit, t'es un blanc." Ou aussi "Chez toi l'argent sort des murs", en référence aux distributeurs de billets. J'étais frustré. Et un soir, pendant une réunion, je leur ai expliqué. Je leur ai raconté que moi aussi je venais d'une région à trois frontières. Je leur ai dit que pendant toute mon enfance j'avais vu ma grand-mère pleurer à Noël. Elle disait : "J'ai pas grand-chose à vous offrir mais je vous souhaite de ne pas connaître la guerre". Je leur ai raconté comment, en septembre 1939, on lui a donné 24 heures pour prendre 30 kg de bagage et quitter l'Alsace. Je leur ai expliqué que 30 % des garçons de ma région sont morts entre 1939 et 1945. Mon grand-père, il n'a plus jamais voulu remettre les pieds en Allemagne. »

Il reprend son souffle. Un instant, son regard se perd à côté de la bouteille de vin allemand qu'il a débouchée pour le déjeuner. « Un vin du Kaiserstuhl, un volcan, pas loin. Ils se sont mis à faire des vins délicieux là-bas », expliquait-il quelques instants plus tôt en s'emparant du tire-bouchon. Contrairement à son aïeul, Thierry Kranzer passe la frontière sans avoir pensé quitter son pays.

Pendant cette réunion au Congo « je leur ai aussi parlé des punitions que j'avais à l'école parce que je parlais l'alsacien. Eux, là-bas, ils parlent un dialecte rwandophone, mais ils disent que ça n'a rien à voir avec le Rwanda. Comme certains, ici, avec l'allemand. Je leur ai dit : "Je n'ai pas de leçons à vous donner, mais je peux vous parler du chemin qu'on a fait de 1939 à Maastricht. Et le niveau de richesse auquel on est parvenu, ça nous a pris 60 ans. Pour vous c'est trop tard, mais faites-le pour vos petits-enfants." »

Il s'arrête à nouveau, et la phrase suivante sort comme on laisse échapper un sanglot. « Et là, y'a un sage qui s'est levé, un vrai sage, il avait un regard incroyablement, et il m'a dit : "à partir de maintenant nous allons t'appeler Le Congolais franco-allemand". Sept ans après, j'ai toujours des e-mails de gens qui me parlent de ce soir-là. Cette histoire d'Alsace-Lorraine qui change quatre fois de nationalité et toute la douleur qui va avec, ça les a énormément marqués. Entre 1996 et 2004, certains là-bas avaient dû fuir leur ville trois ou quatre fois. » Là-bas, depuis cette fameuse réunion, certains enfants sont prénommés Thierry. Dans cette autre région des trois frontières qui lui est chère, Thierry Kranzer y est retourné, « en 2009, pour revoir tous ces gens. Et puis Alsace et Lorrain, aussi ! » Le sanglot s'est fondu dans un rire : Alsace et Lorrain, c'est comme ça qu'il a baptisé deux chimpanzés sauvés des braconniers.

Dans la pièce voisine, la petite Katel regarde les Télétubbies en allemand. « On se casse la tête pour savoir dans quelle école la mettre, et on pense que ce sera dans une école allemande. Parce que c'est la langue la moins présente dans notre environnement », explique Thierry Kranzer. À deux ans, la petite Franco-Belge (sa mère Cécile a grandi entre la Flandre et les écoles

francophones de Bruxelles) née à New York, lieu de rencontre de ses parents, parle un mélange de tous ses environnements. « Elle avale tout ce qu'elle entend et elle le recrache le lendemain, quelle que soit la langue. C'est même elle qui apprend l'alsacien à sa mère ! », rigole son père, qui, 10 jours après sa naissance, l'emmenait faire sa première sortie au Café d'Alsace, à l'angle de la 2^e avenue et de la 88^e rue, dans l'Upper East Side.

« Pour l'alsacien on en fait tout juste assez pour que ça ne serve à rien »

« Dans notre immeuble il y a plus d'habitants qu'à Obersaasheim », s'amuse encore Thierry Kranzer en évoquant leur logement de la Roosevelt Island avec vue sur les arches de fer du Queensboro bridge. C'est là, au cœur de l'une des villes les plus multiethniques du monde, qu'il a écrit son livre, à paraître en novembre, pour promouvoir une éducation qui respecte les langues régionales. « On vit dans un régime de ségrégation linguistique. J'assume la provocation ! Aujourd'hui c'est aussi difficile de parler de langues régionales à un institutionnel jacobin que d'égalité des sexes à un taliban ! »

D'accord, poursuit-il, il y a des initiatives, des écoles bilingues, « mais on en fait tout juste assez pour que ça ne serve à rien ». Sa solution : l'enseignement en immersion. Chargé notamment des « liens entre langues, cultures, compétitivité et croissance » à l'ONU, il peut citer sur le sujet des références inépuisables. « L'enseignement à parité (moitié en français moitié en alsacien), c'est pas assez. Un enfant est réveillé 4 000 heures par an, dont 1 000 qu'il passe à l'école. Mais tout ce qui se passe

à l'extérieur n'est plus en langue maternelle. Depuis qu'*homo sapiens* existe, la langue a toujours été transmise par la mère. Et là, il y a quelque chose de nouveau : maintenant la mère s'adapte à la langue de l'école et à celle des médias. »

Son fonds international pour la défense de l'alsacien, lancé l'an dernier, a pour but d'inverser la tendance en finançant des écoles 100 % dialectophones. Avec un « gain d'intelligence » avéré pour les enfants, assurent ses sources.

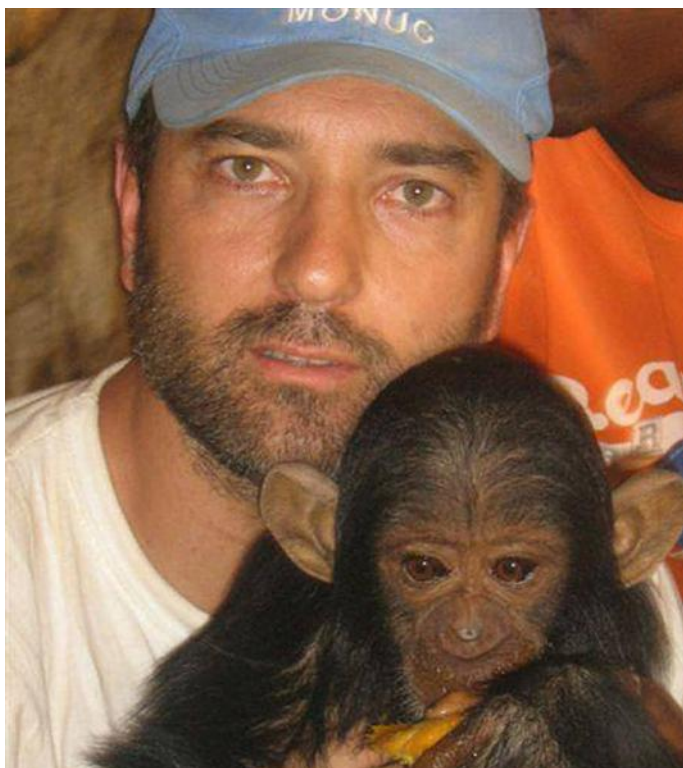
Intarissable sur la langue alsacienne, Thierry Kranzer se montre tout aussi hyperactif pour porter son drapeau. Président de l'association des Alsaciens de New York, il organise parades sur la 5^e avenue avec cigognes en peluches et drapeaux alsaciens, dîners aux asperges et représentation théâtrales bilingues. La statue de la Liberté, enfant du Colmarin Bartholdi, n'est pas dépaylée... ■

ANNE-CAMILLE BECKELYNCK

* Renseignements sur www.filalsace.org

En quelques dates

- » 1968 Naissance à Colmar.
- » 1984-1987 Joue au foot avec les SR Colmar. Termine la saison 1985-86 en Championnat de France quatrième division (CF4).
- » 1992-2000 Collaborateur de Henri Goetschy.
- » 2001 Devient attaché à de presse à l'ONU à New York.
- » 2006-2007 En mission au Congo sur une base de maintien de la paix de l'ONU, à la frontière du Rwanda et du Burundi
- » Novembre 2014 Sortie prévue de son livre *Langues régionales de France : 2014, la fin du génocide ?*



Ce chimpanzé sauvé des braconniers congolais, Thierry Kranzer, alors en mission pour l'ONU, le baptise Alsace.